

Sommaire

Sommaire	5
Introduction	7
Livre I : L'HISTOIRE	11
Chapitre 1 : La forteresse en activité (XI^e-XIX^e s.)	13
LE CHÂTEAU DES KURDES.....	15
LE CHÂTEAU DES FRÈRES DE L'HÔPITAL.....	21
LE SIÈGE ET LA PRISE EN 1271.....	42
LA FORTERESSE JUSQU'AU XIX ^e SIÈCLE.....	45
Chapitre 2 : De la Qal'at al-Ḥoṣn au Crac des Chevaliers (1812-1936)	51
LE TEMPS DES EXPLORATEURS.....	53
DU MONUMENT SOUS MANDAT À L'ACHAT PAR LA FRANCE (1920-1936).....	57
Chapitre 3 : La Qal'at al-Ḥoṣn de 1949 à nos jours	69
UN MONUMENT EMBLÉMATIQUE POUR LA RÉPUBLIQUE DE SYRIE.....	71
LE CHÂTEAU TOUCHÉ PAR LA GUERRE, À NOUVEAU.....	75
Livre II : L'architecture	77
Chapitre 4 : Le site du château	79
L'OCCUPATION DES ABORDS DU SITE FORTIFIÉ.....	82
L'ENCEINTE CASTRALE ET SES FOSSÉS.....	92
L'OUVRAGE AVANCÉ MÉRIDIONAL EN ÉPERON ET SES FOSSÉS.....	94
L'AQUEDUC MAMELOUK.....	99

Chapitre 5 : Le château inférieur	101
L'ENTRÉE ORIENTALE ET LA PREMIÈRE RAMPE.....	103
LA BASSE-COUR DES ÉCURIES ORIENTALES ET LA DEUXIÈME RAMPE	117
LA BASSE-COUR SUD-EST ET LE HAMMAM.....	135
LA BASSE-COUR SUD ET LA GRANDE ÉCURIE.....	157
L'ENCEINTE DES LICES OUEST OU BARBACANE NICOLAS LORGNE.....	193
LA BASSE-COUR NORD-EST	219
LA PORTE DES LIONS ET LA RAMPE D'ACCÈS AU CHÂTEAU SUPÉRIEUR.....	229
Chapitre 6 : Le château supérieur	243
INTRODUCTION	245
LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE CONSTRUCTION FRANQUE. PREMIÈRE PHASE	247
LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE CONSTRUCTION FRANQUE. AJOUTS ET MODIFICATIONS	299
LA DEUXIÈME CAMPAGNE DE CONSTRUCTION FRANQUE	315
LA TROISIÈME CAMPAGNE DE CONSTRUCTION FRANQUE.....	345
LE BÂTIMENT DE LA GRANDE SALLE.....	359
LES DERNIÈRES MODIFICATIONS DE LA HALLE-ESPLANADE	374
LES TRANSFORMATIONS À L'ÉPOQUE MAMELOUKE.....	377
Chapitre 7 : Détails d'architecture utilitaire et défensive	383
LE FOUR ET LES MOULINS À GRAIN DU CRAC.....	385
LES FONCTIONS SANITAIRES ET LA GESTION DE L'EAU.....	395
LA DÉFENSE ACTIVE PAR LES ARCHÈRES.....	411
LA DÉFENSE ACTIVE PAR LES COURONNEMENTS.....	417
Chapitre 8 : Le Crac et ses contemporains	
Bilan et mise en perspective	423
LE CHÂTEAU DU XII ^e SIÈCLE	425
LA DEUXIÈME CAMPAGNE DE CONSTRUCTION.....	433
LA TROISIÈME CAMPAGNE	440
En guise de conclusion	445
Sources et bibliographie	447

Introduction



Le Crac des Chevaliers¹ constitue, pour ceux qui s'intéressent au Moyen Âge, un monument mythique, sorte de *nec plus ultra* de la fortification médiévale ; il exerce une attraction qui se mesurait, lorsque la Syrie était en paix, au nombre d'autocars de touristes parqués sous ses murs, quelle que soit la saison. Cette fascination, tous les archéologues l'ont ressentie en se confrontant à ses murailles gigantesques, ses glacis à couper le souffle dont jaillissent les tours, ses halles voûtées formant une coquille autour du bijou de la grande salle.

C'est la raison pour laquelle il a reçu, depuis un peu moins d'un siècle, l'attention de chercheurs qui l'ont scruté sous tous ses angles. Après les découvreurs du XIX^e siècle, c'est à Paul Deschamps que l'on doit la première publication de haut niveau, qu'il donna en 1934, alors que l'édifice était encore recouvert et envahi de maisons et de cabanes de pierre, tout juste évacuées par leurs habitants en attendant leur destruction sous le contrôle de Pierre Coupel l'année suivante². Étude pionnière que celle-là, car l'architecture fortifiée du Moyen Âge était un domaine encore peu couvert par l'histoire de l'art et l'archéologie : songeons que le premier manuel d'architecture militaire fut publié en 1932, il était d'ailleurs l'œuvre de Camille Enlart, père spirituel de Paul Deschamps.

Étude pionnière, étude exceptionnelle aussi : car elle s'accompagnait d'une série de plans par niveaux dressés par l'architecte François Anus, colorisés pour reconnaître les différentes phases de construction reconnues. Bien sûr, les plans ne sont pas exacts au centimètre près, bien sûr certains détails n'ont pas été vus – et pour cause, car bien des zones n'étaient accessibles qu'avec grande difficulté dans les gourbis, voire dans les quartiers des femmes... Mais pour autant l'œuvre demeure irremplaçable, car elle figure un état désormais effacé par l'évacuation et les restaurations ou nettoyage intempestifs.

Quelque soixante années plus tard, une équipe d'architectes, historiens de l'art et archéologues allemands entreprit de reprendre l'étude du monument de façon exhaustive, en mettant à profit l'ouvrage de Paul Deschamps, mais également la libération des maisons intérieures qui avaient nécessairement limité la capacité de Paul Deschamps dans son analyse³. Plusieurs séjours successifs leur permirent, en définitive, de faire paraître en 2006 un très bel ouvrage écrit en allemand, illustré de plans résultant d'adaptations ou de corrections des plans de 1934. La qualité des analyses architecturales a permis à l'équipe de renouveler la connaissance du château de façon tout à fait remarquable, même si quelques-unes des hypothèses proposées peuvent faire l'objet de discussions et de nouvelles suggestions, ce que nous ferons ici.

De 2003 à 2007, une autre équipe, plus restreinte, à dominante suisse et luxembourgeoise, a mené un levé topographique complet de la forteresse à l'aide des outils les plus modernes à disposition ; des sondages archéologiques ont été entrepris en plusieurs endroits⁴. Il est résulté de ces nouveaux travaux un ouvrage monumental publié en 2011 en langue allemande, composé d'un volume de texte abondamment illustré, et d'un volume de plans de très grand format pliés. Cet ouvrage a été entièrement traduit en langue française, édité en 2013 et diffusé à partir de 2017.

Ce livre est bien sûr indispensable par l'apport des sondages qui ont été menés à l'intérieur du château, et les résultats qu'ils ont pu fournir sur la vie quotidienne au Crac pendant le Moyen Âge. Les relevés topographiques nouveaux sont également un apport indiscutable, même si, compte tenu de leur nombre et de leur taille... monumentale, ils présentent parfois des incohérences d'échelle gênantes ; mais comment jetterait-on la pierre à leurs auteurs, quand on sait la difficulté de l'exercice sur un monument aussi complexe que le Crac ? Nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à les critiquer qu'ils ont été notre base pour dresser nos propres plans et restitutions avec les adaptations qui s'imposaient. La lecture monumentale des auteurs prête, en revanche, à de stimulantes discussions au cours de ce livre.

Il nous a paru important de faire la synthèse de ces trois études, en investiguant une piste jusque-là inexplorée, celle des archives des diverses visites et missions qui ont touché le

Page de gauche – Vue partielle du front sud du Crac, avec sur la gauche la tour sud-ouest, bâtie dans les années 1220, abritant la chambre du grand maître, et au premier plan la tour bâtie en 1285 par le sultan Qalāwūn (cf. MG 2008).

1. Nous retenons ici l'orthographe originelle médiévale du château, à l'instar de Paul Deschamps. Sur l'origine de la graphie Krak, voir Maxime Goepp, « Crac ou Krak ? Histoire d'un nom », dans *Le Crac des Chevaliers. Chroniques d'un rêve de pierre*, p. 12 ; Deschamps 1937. Sur l'origine du nom Crac par aphérèse à partir du mot arabe Akrad (Kurde), voir p. 21.

2. Deschamps 1934. L'ouvrage était préfacé par René Dussaud, éminent membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et publié avec le concours de l'Institut.

3. Crac 2006.

4. Krak 2011, Krak 2013.

monument, tout particulièrement les archives des missions des années 1930. Bien nous en a pris, car elles conservent des petits trésors malheureusement inexploités par Paul Deschamps, faute de les connaître, qui éclairent certains aspects de l'histoire monumentale d'une façon nouvelle. Notre propre lecture du monument, ainsi nourrie à plusieurs sources, ainsi qu'à celle de nos propres missions sur le terrain menées de 1994 à 2010, est présentée dans ce livre ; elle n'est certes pas définitive, car on peut espérer des décennies à venir de nouvelles campagnes d'investigation à l'initiative des autorités syriennes.

Comme ceci vient d'être dit, le matériau fourni par les nouveaux relevés du château dressés et publiés en 2011, réinterprétés par nos soins, nous a permis de dresser un modèle en 3D évolutif du château ; le lecteur voudra bien nous excuser si dans les restitutions par époque que nous proposons entre une part de fantaisie. Elles sont indicatives, mais ont pour but, grâce à des écorchés, de mieux faire comprendre le monument.

Enfin, nous avons souhaité illustrer le plus possible cet ouvrage par des vues détaillées qui viennent en appui de nos analyses et fournissent les preuves monumentales de nos affirmations. Cette illustration comporte une part importante de photographies anciennes, fondamentales pour comprendre et restituer le monument.

Nous voudrions enfin remercier très vivement tous ceux qui nous ont aidé dans ce travail. Madame Antoinette Harri, de la Fondation Max van Berchem pour ses recherches et ses numérisations ; le père Jean-Michel de Tarragon, directeur de la photothèque de l'École Biblique de Jérusalem, pour le travail remarquable qu'il y accomplit et qu'il fait partager ; Benjamin Michaudel et Cyril Yovitchitch, particulièrement ce dernier qui a bien voulu mettre sa photothèque à disposition ; Yves Ubelmann, président de Iconem, pour nous avoir donné accès à un certain nombre de clichés, et Layla Abdulkarim pour nous les avoir fournis ; Julien Locogne, Architecte urbaniste de l'État, pour son soutien cartographique ; Lisa Yehuda et Vardit Schotten-Hallel, de l'IAA (Israël) pour nos échanges sur l'architecture franque au Proche-Orient ; Bernard Fonquernie, architecte en chef des monuments historiques, pour ses renseignements précieux et ses photographies ; Philippe Plagnieux et Yves Gallet, pour leurs conseils avisés ; notre ami Christian Corvisier, pour la mise à disposition de ses diapositives, et pour nos discussions fécondes ; l'éminent professeur Denys Pringle, pour ses conseils et ses commentaires bienveillants ; et, plus généralement, tous ceux avec qui nous avons échangé pour ce livre.

Notre reconnaissance va également à la Médiathèque du patrimoine et de l'architecture, en la personne de son regretté directeur Jean-Daniel Pariset, de son actuel directeur Gilles Désiré dit Gosset, et de son adjoint Emmanuel Pénicaut ; ce dernier nous a beaucoup apporté grâce au travail de recherche qu'il a effectué dans le cadre de l'exposition *Le Crac des Chevaliers. Chroniques d'un rêve de pierre*. Jean-Marc Hofman, conservateur au Musée des monuments français, nous a également soutenus.

Un remerciement tout particulier doit être adressé à notre ami le général (e. r.) Pierre Garrigou Grandchamp, qui a bien voulu assumer le travail long et ingrat de relecture des épreuves, les a corrigées avec un soin du détail incomparable ; cette gratitude s'étend à tous ceux qui ont mis en chantier l'édition et l'ont suivie.

Enfin, c'est à Jean-Bernard de Vaivre, ancien ambassadeur, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que nous devons le grand honneur que ces travaux soient présentés à l'Académie pour le prix Paule Dumesnil ; il a bien voulu également proposer à M. Michel Zink, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et membre de l'Académie française, que ce livre soit publié sous ses auspices, ce qu'il a accepté. Qu'ils en soient profondément remerciés, ainsi que cette belle institution qui a tant œuvré pour le Crac dans les années 1920-1940.

Chapitre 1 : La forteresse en activité (XI^e-XIX^e s.)

LE CHÂTEAU DES KURDES

LE GRAND PASSAGE EST-OUEST DE L'ORONTE À LA MÉDITERRANÉE

Le Proche-Orient méditerranéen, tel qu'il se présente depuis la presqu'île turque au nord, jusqu'au delta du Nil au sud, est marqué par le grand rift nord-sud qui détermine la large vallée de l'Oronte, dernier rempart fertile avant que ne commencent les vastes étendues de steppes aujourd'hui quasi désertiques qui s'étendent sur la rive droite de l'Euphrate, avant de devenir le désert plus à l'est. Même si cette antinomie est aujourd'hui largement aggravée par rapport à ce qu'elle fut dans le passé, il n'en demeure pas moins que la plaine côtière méditerranéenne et la vallée de l'Oronte ont toujours constitué deux longues bandes fertiles séparées par des chaînes montagneuses bien moins accueillantes.

Le passage d'une vallée à l'autre, dans le sens est-ouest qui était celui de l'accès au littoral, ou dans le sens ouest-est qui était celui de l'accès aux ressources de l'arrière-pays, voire du continent asiatique, était évidemment économiquement et stratégiquement fondamental. Il existait un tel port, au sens étymologique du terme, particulièrement commode, un peu au-dessus du milieu de la longue chaîne montagneuse qui borde la Méditerranée : à peu près à la hauteur de l'île de Chypre, une large dépression s'ouvre de part et d'autre, déterminant un couloir naturel de circulation irrigué par les précipitations, au centre duquel coule le Nahr al-Kebir al-Janubi/*Nahr al-Kabir al-Ganūbī*. À l'endroit du col prend place une longue plaine très fertile, la Boquée, qui s'enfonce vers le nord dans les collines qui forment l'avant-poste du Jebel Ansarieh/*Gabal Anṣāriyya* et vers le sud dans le Jebel Akkar/*Gabal 'Akkār* qui forme l'avant-garde du mont Liban ; au nord, elle communique avec un col et une vallée qui la met en relation avec la haute vallée de l'Oronte, alors qu'à l'ouest elle communique avec l'antique cité d'Émesse (Homs/*Himṣ*).

Il était naturel que cette zone soit un enjeu territorial considérable dans les confrontations d'empires dès l'Antiquité ; on sait que Qadesh (*Qades/Tal al Nebī Mendū*), ancienne ville située à quelques kilomètres au sud de Homs, fut le théâtre d'une grande bataille entre les Égyptiens de Ramsès II et les Hittites de Muwatalli II en 1274 avant notre ère ; bataille non décisive, mais qui montre l'un des premiers grands affrontements nord-sud dont le Proche-Orient est encore la proie aujourd'hui.

C'est au nord de la plaine de la Boquée, sur les flancs de la montagne, que fut implantée une fortification au XI^e siècle par l'émir de *Himṣ*, on va y revenir ; elle dominait directement l'itinéraire franchissant la montagne depuis le nord de l'Oronte en direction de l'ouest, empruntant une étroite vallée que les voyageurs préfèrent de tout temps à la grande trouée fertile du col de la Boquée. Mais elle surveillait aussi, de plus loin, cette large échancrure au centre de laquelle se trouvait le grand lac qui servit de réservoir depuis l'Antiquité.

Quelle ancienneté donner à cette implantation fortifiée ? Le grand chercheur que fut René Dussaud pensait, à la suite du vice-consul de Tripoli, Charles-Isidore Blanche, que le Crac avait pris la place de « Shebtoun », Shabtouna, un sommet dominant le gué de l'Oronte emprunté par une partie de l'armée de Ramsès II lors de la bataille de Qadesh¹ ; cette identification basée essentiellement sur une coïncidence onomastique a été abandonnée, l'interprétation des sources plaçant Shabtouna au sud de Qadesh, à des kilomètres de l'éperon portant le Crac².

En fait, le premier témoignage d'occupation du site est une stèle funéraire de 377-378 rédigée en grec, retrouvée dans le village situé sous le château au nord (fig. 4.13)³ ; elle semble prouver qu'un habitat y était implanté de façon permanente, sans qu'on sache s'il y

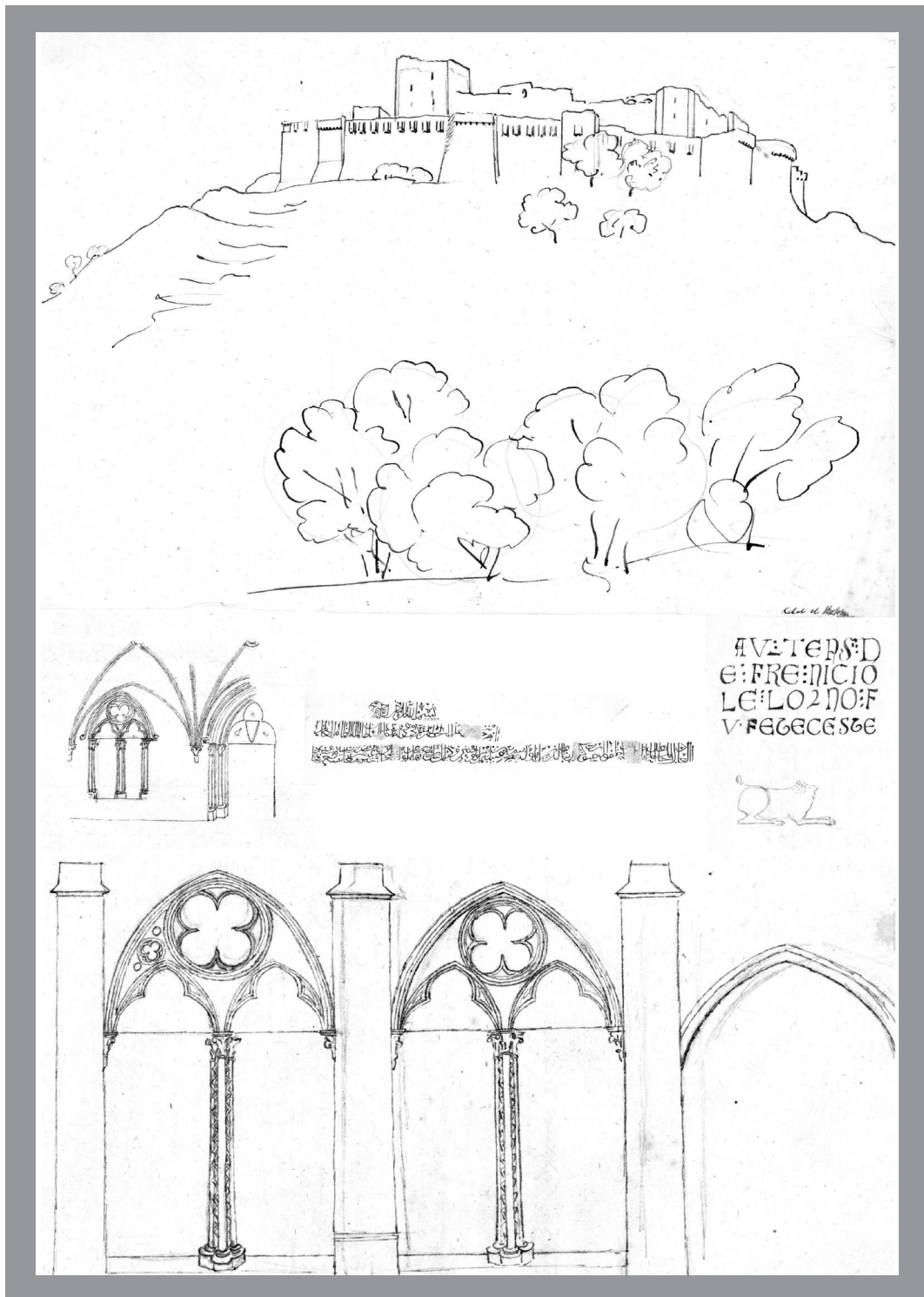
Fig. 1.1 (à gauche) – Carte générale de la région située entre la Méditerranée et la vallée de l'Oronte, et tentative de restitution de la géographie des implantations médiévales de Syrie du nord et de leur possesseurs au début du XIII^e siècle. On a fait figurer les casaux historiquement attestés par les sources. Les sites francs dont la perte est non documentée sont laissés en noir (franc) (carte MG 2018).

1. Dussaud 1927, p. 93. Charles-Isidore Blanche, vice-consul à Tripoli, avait fait une communication en ce sens à l'Institut égyptien en 1874-1875 (Blanche 1874-1875, p. 128).

2. Interprétation reprise et développée par le lieutenant Conder dans son rapport de 1881 sur la région de Beyrouth-Tripoli-Homs (*Palestine Exploration Fund Quarterly Reports*, 1881, p. 163-173), en citant le vice-consul Blanche et en poussant ses raisonnements. En fait, les égyptologues n'ont probablement jamais envisagé cette interprétation : voir par exemple James Henry Breasted, *Ancient Records of Egypt: The nineteenth dynasty*, Chicago, 1906, p. 139, qui localise de façon définitive l'ancien gué à quelques kilomètres au sud de *Tal al Nabi Mandū*.

3. Voir p. 85.

**Chapitre 2 : De la Qal'at al-Hoṣn
au Crac des Chevaliers
(1812-1936)**



LE TEMPS DES EXPLORATEURS

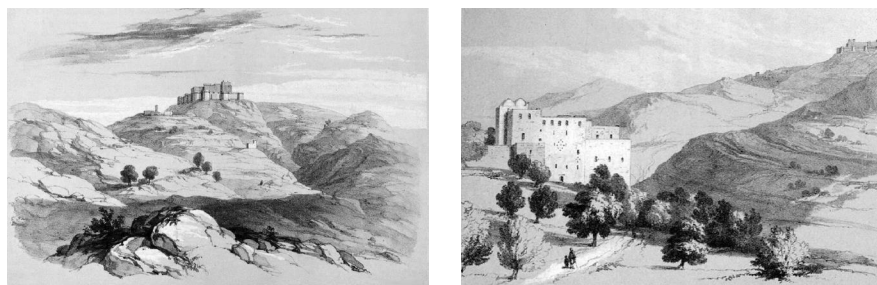
LES DÉCOUVREURS

La redécouverte du Crac commence en 1812 avec la visite de l'explorateur orientaliste suisse Jean-Louis Burckhardt¹. Après un séjour de deux ans à Alep, c'est sur la route du Caire où il se rendait pour entreprendre la recherche des sources du Niger qu'il passa au Crac des Chevaliers, presque par hasard, en suivant un détour de la route de Hama à Tripoli pour visiter Masyaf. Observateur curieux et scrupuleux, sa visite rapide lui permit d'établir la première description connue du monument, « l'un des plus beaux monuments du Moyen Âge qu'il ait jamais vus, évidemment de construction européenne » : il détailla les caractéristiques générales, l'état de préservation exceptionnel et en même temps mentionna plusieurs des éléments architecturaux les plus significatifs : un glacis impressionnant, un aqueduc qui alimente un grand réservoir intérieur, de nombreux éléments d'architecture gothique, la présence d'inscriptions arabes et d'au moins une inscription latine, celle de la barbacane Nicolas Lorgne, qu'il reproduit (p. 205, fig. 5.221) et dont l'énoncé restera célèbre dans l'histoire du Crac. Le récit de son voyage ne fut publié qu'en 1822².

Quatre années après Burckhardt, en 1816, les explorateurs anglais William John Bankes et James Silk Buckingham visitèrent le château à tour de rôle, le premier le 29 avril, le second le 1^{er} mai ; à lire les notes laissées par tous ces explorateurs, on s'aperçoit qu'ils se voyaient, se croisaient et se manquaient parfois aux rendez-vous qu'ils se donnaient, mais allaient tous chez la fameuse Lady Stanhope à Saïda ! Bankes n'a guère laissé d'écrits, mais il a été possible de retrouver des dessins qu'il a croqués sur sa place – les premières représentations connues de l'édifice³. Il y relève en particulier l'intégralité de la grande inscription en nashki mamelouk de la tour-porte, l'inscription gothique de Nicolas Lorgne (fig. 2.1), et livre un commentaire amusant de l'architecture, sur laquelle il porte un regard émerveillé et qu'il considère de style... « normand ». Quand à Buckingham, il ne fit qu'un tour rapide du château qu'il jugea d'une architecture « purement sarrasine, car sa maçonnerie est lisse, et ses murs sont flanqués de tours circulaires équidistantes »⁴.

Le premier voyage d'exploration française publié fut celui du grand historien de l'art Léon de Laborde, qui parcourut avec son père Alexandre une grande partie de l'Europe du sud, et du Proche-Orient en 1827, puis sans son père alla explorer la vallée du Nil et la Jordanie ; il publia en 1837 les remarquables dessins qu'il prenait lui-même, lithographiés par Freeman, accompagnés d'une légende emphatique sur le château, et bien négative sur ses habitants, comme on l'a vu... (fig. 2.2, 2.3, 4.6)⁵.

Probablement ces premiers explorateurs découvreurs furent-ils suivis par d'autres, qui ne publièrent pas leurs notes de voyages ou leurs dessins. De 1830 à 1860, on voit en revanche un certain nombre de missionnaires protestants parcourant le pays pour faire le recensement des « cibles » potentielles, qui prirent parfois le temps de monter au château⁶.



1. Sur l'ensemble de ce chapitre, il convient de consulter l'ouvrage fondamental *Le Crac des Chevaliers. Chroniques d'un rêve de pierre*, qui contient un article exhaustif (Goepff 2018).

2. Concernant Burckhardt, il anglicisa son prénom en John Lewis. Voir Burckhardt 1822, en particulier p. 157-160.

3. Dorset History Center, Dorchester, D-BKL/H/17/19/15 et 16. Le long commentaire de William Bankes n'a malheureusement pas sa place ici, malgré son intérêt au plan de l'histoire de l'exploration archéologique.

4. Buckingham 1825, p. 503-504.

5. Laborde 1837, p. 25.

6. Citons néanmoins le récit carrément fantasmagorique de Henry Alexander Ormsby, ancien commandeur de la marine anglaise de l'Inde, qui visita le château en 1831 : « Je me dirigeai vers la prison ; elle était assez sombre, et le soldat qui m'accompagnait portait une torche. Dieu soit loué ! il n'y avait pas de prisonniers ; mais les anneaux, le sol usé, les chaînes à moitié rouillées, les graffitis sur les murs en disaient suffisamment. Je soupirai en pensant aux cruautés que l'homme inflige à son semblable, et je poussai urgemment le soldat à quitter le réduit (...) » (Wellsted 1840, p. 76-77). Sur les missionnaires, voir au chapitre précédent leurs remarques sur le château.

Fig. 2.1 (page de gauche) – Assemblage factice des croquis de William John Bankes faits en 1816. En haut, vue du château depuis le nord-est. Au milieu, de gauche à droite élévation partielle de la porte nord de la grande salle et d'une fenêtre attenante ; inscription arabe au-dessus de la porte 20 ; lion de la tour-porte des lions. En bas, élévation partielle de la galerie gothique (Dorset History Center).

Fig. 2.2 – Vue du Crac depuis le nord-nord-est, par Léon de Laborde, lith. Freeman.

Fig. 2.3 – Vue prise depuis l'ouest du monastère Saint-Georges dans la Vallée des Chrétiens, par Léon de Laborde. On distingue sur la droite du dessin la silhouette du Crac dominant le vallon.

Chapitre 3 : La Qal'at al-Hoşn de 1949 à nos jours



UN MONUMENT EMBLÉMATIQUE POUR LA RÉPUBLIQUE DE SYRIE

Le 26 octobre 1948 se réunissait à Paris un comité interministériel du gouvernement français. Il prit la décision suivante : « Le Crac des Chevaliers devenant propriété nationale syrienne, un projet est à l'étude qui confierait l'entretien et la gestion de ce monument historique à un comité franco-syrien d'archéologues »¹.

L'indépendance de la Syrie avait déjà été proclamée plusieurs fois ; elle fut effective avec le retrait de l'armée française en 1946. De longues discussions s'instaurèrent entre la Syrie et la France pour déterminer la dévolution des biens de l'État français en Syrie.

Parmi ceux-ci, le Crac faisait figure d'exception, seul monument historique dans une liste hétéroclite de casernes, de terrains militaires et d'emprises diplomatiques ; à l'automne 1947, les Syriens firent de sa récupération un préalable à tout accord général avec la France, contestant la valeur juridique de l'acte de cession de 1933². Le projet de gestion paritaire du monument fit long feu : dès le 30 octobre, les diplomates syriens firent valoir que la souveraineté sur la gestion culturelle d'un bien ne se partage pas. Quant aux services français des Beaux-Arts, on a vu que le Crac ne faisait pas partie de leurs priorités, et qu'il ne fut jamais qu'une « pièce rapportée » bien trop coûteuse ; ils donnèrent en définitive leur aval à la cession en novembre 1948, et elle devint effective en vertu de l'accord général franco-syrien du 7 février 1949².

LES RESTAURATIONS DU MONUMENT DANS LES ANNÉES 1950

Après la campagne de 1935-1936, le château demeura sous l'autorité d'un gardien autochtone qui avait suivi l'intégralité des travaux ; la Seconde Guerre mondiale ne l'affecta pas. À la fin de celle-ci, des soldats australiens en permission sur les lieux pillèrent le petit musée, s'amusant par ailleurs à faire tomber dans les fossés d'énormes blocs de pierre formant le parapet de certaines tours. En 1947, des étudiants d'Alep, après avoir refusé de payer l'entrée, vinrent arracher toutes les inscriptions en français qui se trouvaient à l'intérieur du château, à l'exception de la plaque de marbre de la chapelle où l'on rappelait qu'étaient enterrés des Hospitaliers³.

Pour le reste, le château avait été laissé à l'abandon durant les années de guerre, et pendant les cinq années qui suivirent où se dessinait, non sans difficulté, l'avenir de la Syrie indépendante. En 1951, le directeur général des Antiquités et des musées (DGAM), Sélim Abdul-Hak, écrivait : « Le Crac des Chevaliers, le Kal'at el-Hosen, a été remis à la Direction Générale des Antiquités au cours de l'année 1949, après des négociations laborieuses entre la Syrie et la France. Notre joie de voir ce beau monument nous revenir égalait notre peine de constater les grandes détériorations qui s'étaient opérées depuis longtemps dans de nombreux endroits et les dégradations récentes qui ont eu lieu pendant les longues années de la guerre et de l'après-guerre »⁴. Il est vrai qu'en 1949, l'arrière de la porte du château supérieur s'était écoulé sur le grand escalier.

Le directeur général, tout en rappelant la rareté des crédits, insistait sur la priorité qui fut donnée au Crac, qui devenait un monument phare dans le patrimoine syrien. L'architecte Georges Kalamkarian, « l'un de nos architectes les plus qualifiés pour l'entretien des châteaux anciens », fut envoyé au château dès le mois de juillet 1950 ; commencèrent alors des travaux de restauration qui eurent un impact certain sur le monument, et s'étendirent sur plusieurs années jusqu'à une période récente⁵.

1. AMAE, 188/PO/C.

2. Pénicaut 2018, p. 77.

3. Ces ossements de chevaliers avaient été mis au jour par les ouvriers de François Anus et furent réenterrés le 28 février en présence de Paul Deschamps (voir Archives privées Anus, carnet n° 1, à la date). Sur les événements relatés ici, voir la lettre adressée le 29 avril 1947 par le ministre de France en Syrie au ministre des Affaires étrangères (AMAE, 188/PO/C).

4. Abdul-Hak 1951.

5. *Ibid.* et Abdul-Hak 1954.

Fig. 3.1 – Vue du Crac des Chevaliers prise depuis l'ouest, sur le flanc ouest de la vallée des Chrétiens. Le monument domine de sa masse l'urbanisation galopante qui existait avant la guerre de 2011 (cl. MG 2008).

Chapitre 4 : Le site du château

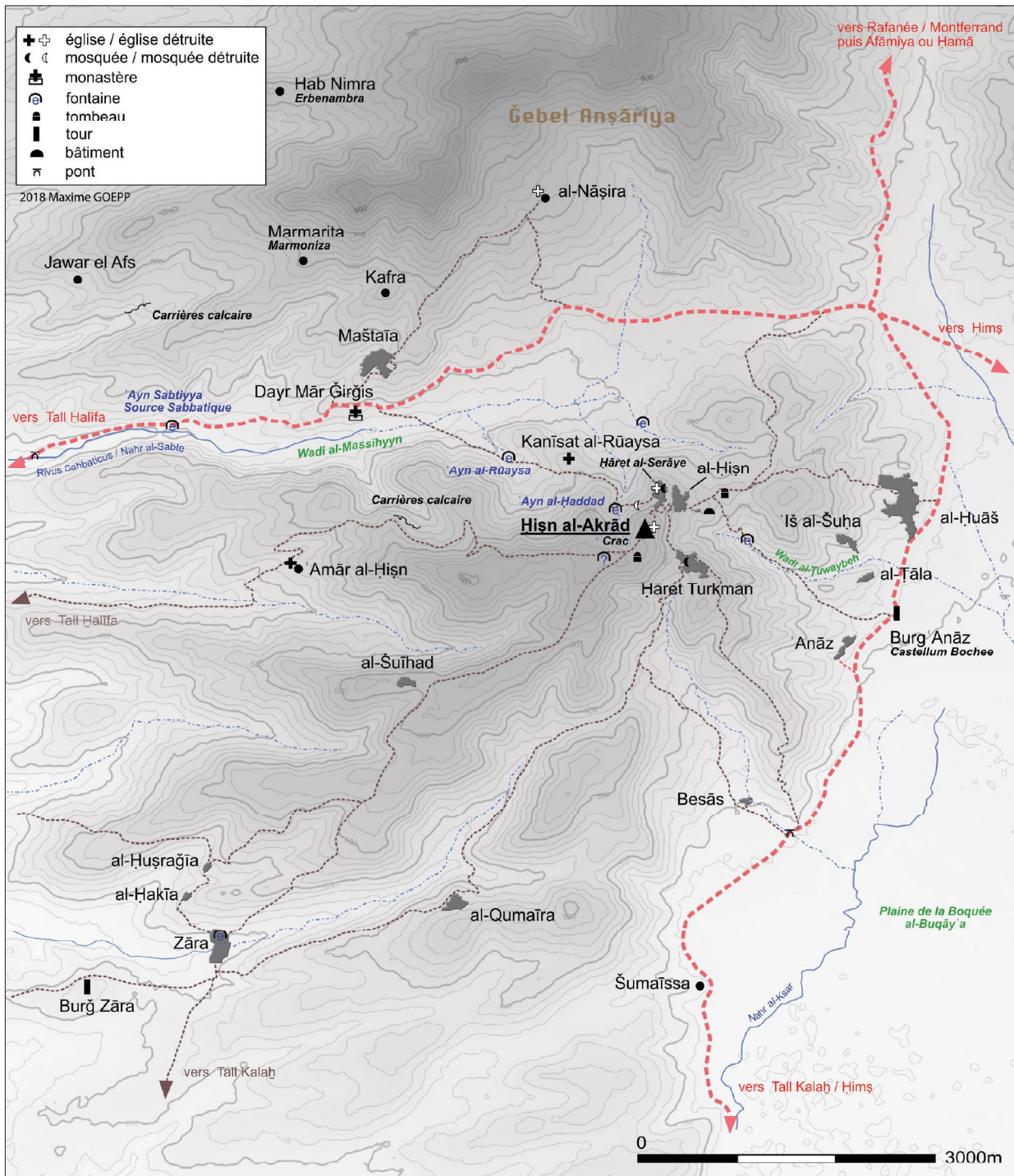
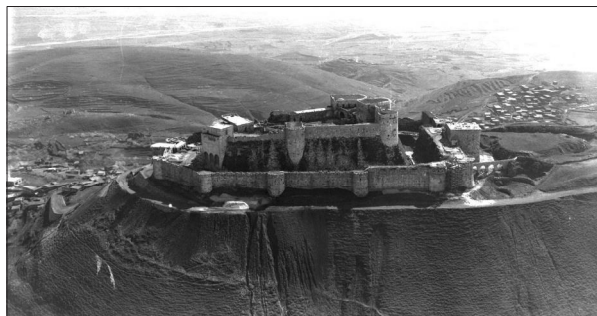


Fig. 4.2 – Carte topographique des environs du Crac au Moyen Âge (dessin Maxime Goepf 2018).

Les premiers constructeurs du château, qui intervenaient pour l'émir de Homs/*Himş*, ont choisi pour implanter la fortification un éperon arrondi de direction nord-sud, aux flancs assez escarpés (fig. 4.1, 4.2). Du côté est se trouve une petite vallée (*Wadi al-Ṭuwaybeh*) allant rejoindre la pointe de la plaine de la Boquée ; cette dernière se poursuit vers le nord en se rétrécissant pour former la trouée qui échancre du sud au nord le *Ġebel Anşariéh* et va rejoindre la plaine de l'Oronte à Montferrand/*Ba 'rīn* et plus loin mène vers Apamée/*Afāmya*. Au nord-ouest se trouve la vallée des Chrétiens (*Wadi al-Massiḥyyn*) irriguée par le Nahr al-Sabteh qui descend vers l'ouest, alimenté en particulier par la source intermittente dite Fontaine sabbatique (*'Ayn Sabtiyya, Fuwwār al-Dayr*) connue depuis l'Antiquité¹ ; cette source fut l'occasion d'un pèlerinage qui fit le succès du monastère Saint-Georges (*Dayr Mār Ġirġis*). Cette vallée constituait l'itinéraire principal de Homs à Tripoli, doublant celui qui passait par *Talkalah* (Lacum) ; la piste qui y existait se prolongeait vers la vallée fertile dite « Terre du Calife » à l'époque franque (*Talḥalīfa*), puis se séparait en deux branches, l'une rejoignant la forteresse ville templière de Chastel-Blanc/*Ṣāfiṭā* au nord, l'autre redescendant vers Tripoli au sud-ouest.

On dispose aujourd'hui d'une belle couverture photographique aérienne de l'armée française du Levant pour comprendre le site avant que l'urbanisation moderne n'en modifie de façon sensible l'aspect, tout particulièrement au nord et à l'est. Les flancs de l'éperon étaient occupés par des terrasses de culture qui se développaient sur l'ensemble du massif de façon continue, à l'exception notable de l'arrondi nord et de la totalité du flanc occidental, comme si ceux-ci avaient été artificiellement nivelés et aplanis pour former un glacis difficile à escalader. Étant donnée l'extraordinaire continuité du système en terrasses qui sinue au gré des plis de la montagne, on doit se demander si cette situation ne résulte pas des travaux qui eurent lieu sur la face ouest pour aménager l'enceinte occidentale basse, la « barbacane Nicolas Lorgne ». En effet, on constate que les travaux d'élargissement du sentier qui ceinturait cette enceinte dans les années 1930 à la dimension d'une route carrossable se sont traduits, à cette époque, par le rejet des terres sur les flancs, contribuant à gommer des traits de relief qui apparaissaient avant l'élargissement (fig. 4.3, fig. 4.4). Or les travaux de cette enceinte, qui ont consisté à creuser un fossé et à établir une contrescarpe maçonnée, ont certainement été l'origine de terrassements importants ; ceux-ci ont peut-être gommé, à l'époque, les anciennes terrasses.

L'aménagement de ces terrasses de culture remonte certainement à une haute époque, probablement byzantine, voire antérieure ; en 1934, lorsque les premières photographies aériennes furent prises, d'immenses linéaires n'existaient plus qu'à l'état fossile, détectables seulement par les mouvements de terre résiduels, et il est probable que, dès la conquête mamelouke, elles avaient été abandonnées à l'exception de celles qui servaient au cheptel des petits villages rémanents après la conquête – même si la région demeura à peuplement majoritairement chrétien, de culture généralement plus encline à la mise en valeur des sols².



1. Cette source est connue par le récit que fit Josèphe du voyage de Titus depuis Beyrouth vers Antioche au I^{er} siècle de notre ère ; il fit un détour vers la source ainsi nommée car selon l'auteur elle ne coulait que tous les sept jours (voir Dussaud 1927, p. 93 ; Thomson 1886, p. 287-289). Elle est située sous le village de *Zūāfīneh*, au nord-ouest du Crac.

2. Voir Vaumas 1960 ; Major 2015, p. 40.

Fig. 4.3 – Vue aérienne du Crac, prise depuis l'ouest le 5 mars 1936 par le 39^e régiment d'aviation du Levant ; on voit sur la droite la courtine 38-39 en cours de restauration (cl. IFPO Beyrouth).

Fig. 4.4 – Vue aérienne du Crac, prise depuis l'ouest le 21 mai 1937 par le 39^e régiment d'aviation du Levant ; sur la gauche, les travaux de finition de la route de contournement ont entraîné la modification des escarpements nord-ouest (cl. IFPO Beyrouth).

Chapitre 5 : Le château inférieur

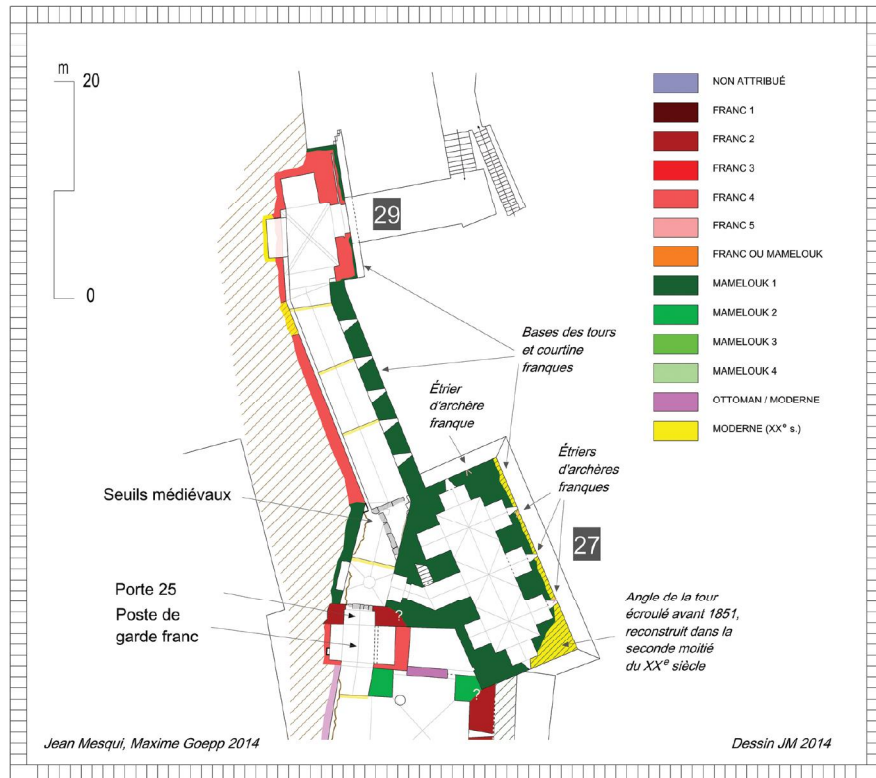
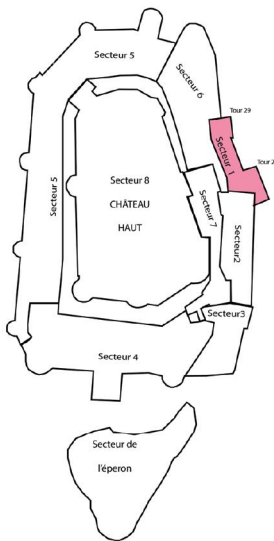


Fig. 5.1 – Plan du secteur 1 au niveau bas.

Fig. 5.2 – Vue de l'entrée du Crac, prise depuis le nord-est en 2007. Au premier plan, la rampe d'accès, reconstruite à l'époque moderne. Derrière, la tour-porte 29, puis à gauche la courtine 29-27, enfin la tour 27 (cl. CY 2007).



L'ENTRÉE ORIENTALE ET LA PREMIÈRE RAMPE



PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU SECTEUR

Ce secteur fonctionnel¹ abrite la première partie de la rampe d'accès orientale au château haut ; elle permet de monter depuis l'extérieur, dans le sens nord-sud, jusqu'à la basse-cour sud-est. Avant qu'existent les bâtiments actuels, le terrain naturel était ici constitué par une quasi falaise d'une vingtaine de mètres de haut, au flanc de laquelle fut ménagée la rampe d'accès, d'abord à ciel ouvert avant d'être fortifiée lors de campagnes de construction successives.

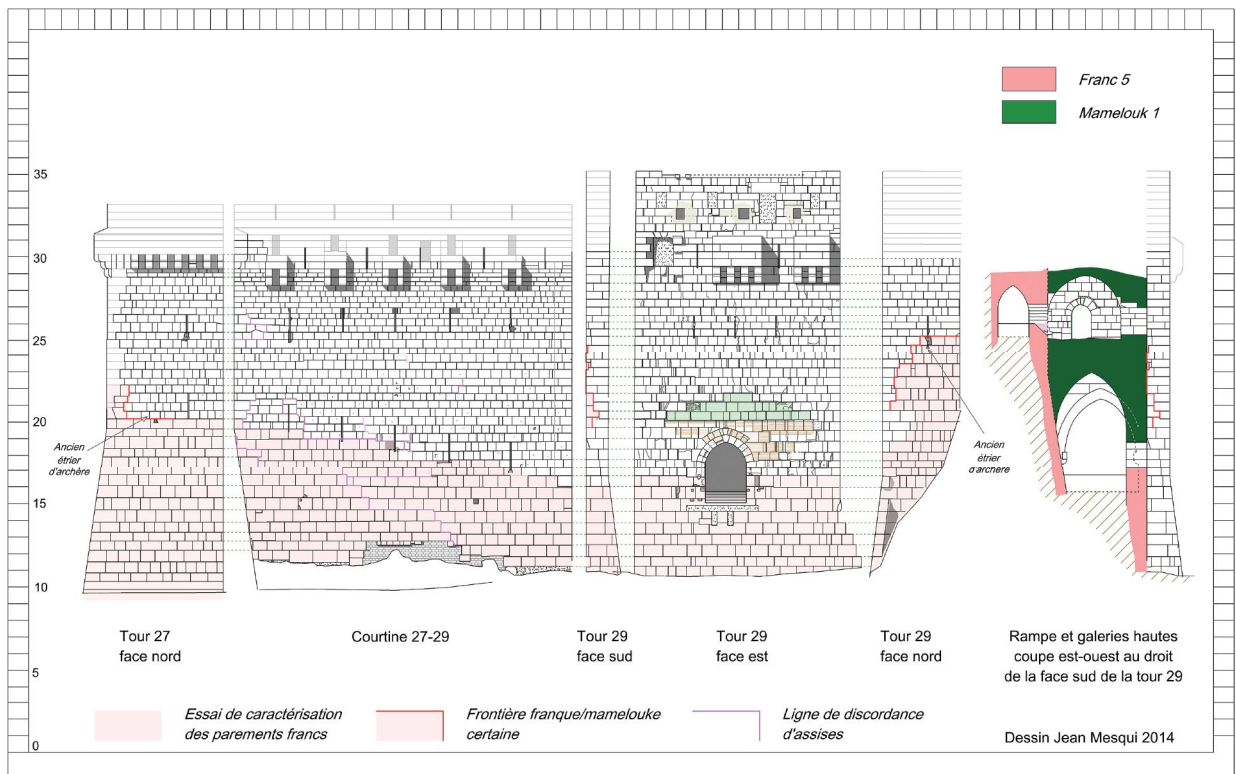
Extérieurement, le secteur s'étend depuis la tour-porte rectangulaire 29 au nord, jusqu'à la tour 27 au sud, également rectangulaire, et comprend la courtine intermédiaire. Il s'agit d'un ensemble entièrement affecté à la défense des abords et du couloir d'accès (fig. 5.2).

Ce secteur a été l'un des plus affectés par le siège de 1271 si l'on en juge par les différents récits du siège ainsi que par l'importance des reconstructions qui y furent menées par le sultan Baïbars dès après le siège, reconstructions qui sont attestées par le corpus épigraphique du monument. Une grande inscription placée au-dessus de l'entrée rappelle la décision de lancer le chantier le jour même de la prise du château².

1. Ce secteur fait l'objet des analyses suivantes : Crac 2006 : p. 185-202 (Daniel Burger) et Krak 2011 : p. 226-231 pour la description.

2. Les inscriptions figurant au-dessus de la porte ont été abondamment publiées (RCEA, XII, n°4623 ; EPI, n°2258). Transcription donnée ci-dessous en note 14. Une très longue inscription presque illisible aujourd'hui a été gravée au-dessous ; il s'agit d'un décret militaire du 6 décembre 1345 à portée générale (Sobenheim 1909, p. 24-25). On voit d'autres fragments épigraphiques illisibles sur l'intrados des voussours.

Fig. 5.3 – Élévation de la tour 27, de la courtine 27-29, et coupe en travers de la rampe d'accès.



Chapitre 6 : Le château supérieur

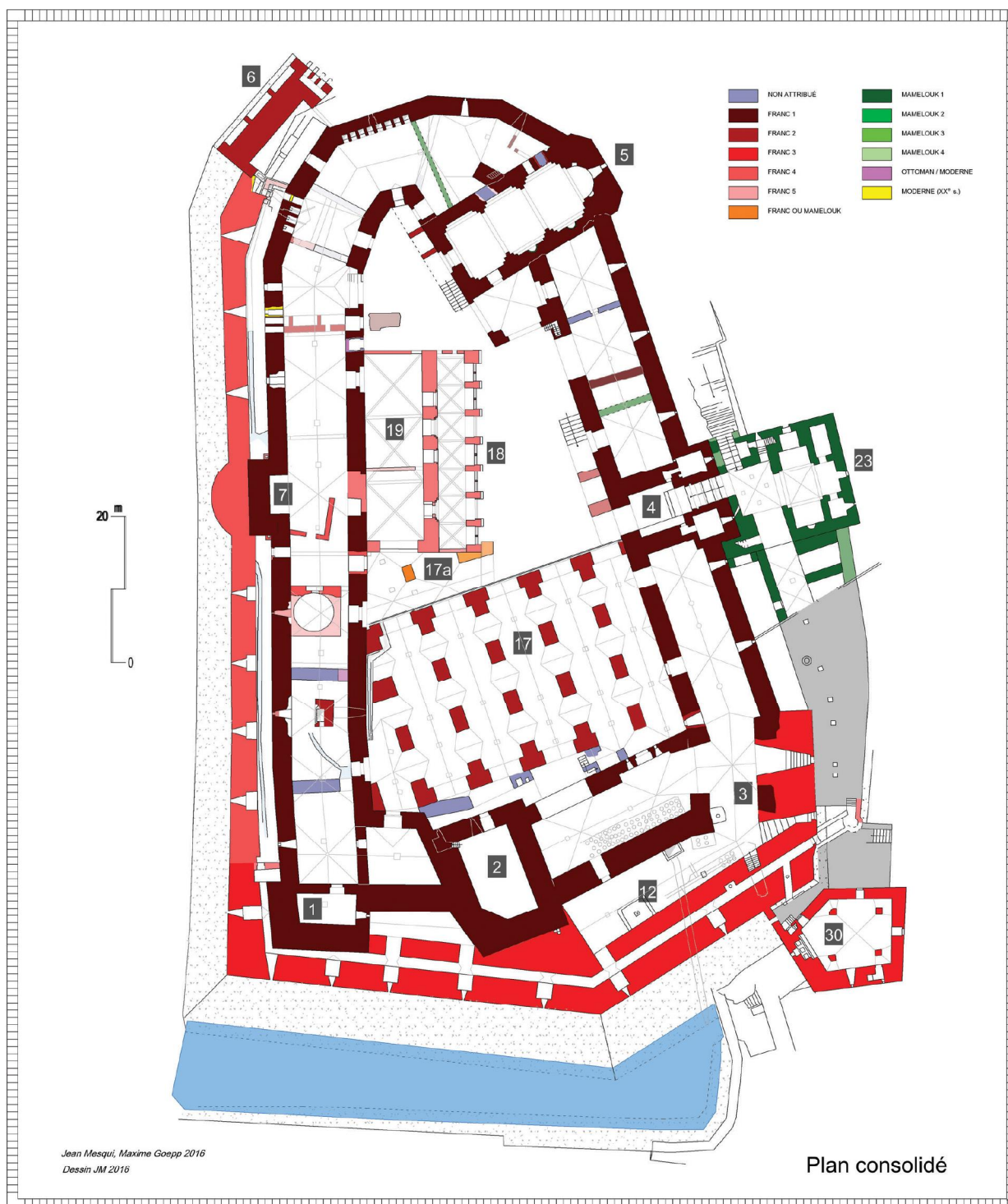


Fig. 6.1 – Plan consolidé du château supérieur au rez-de-chaussée, montrant les diverses phases constructives telles que nous les décrivons et analysons ici (dess. JM).

Le château supérieur occupe la partie haute de l'éperon arrondi servant d'assise à la fortification ; comme son socle rocheux, il présente un plan globalement triangulaire, dont la pointe polygonale s'arrondit vers le nord, au-dessus de l'ancien village de *al-Serāye*. Malgré les travaux menés pour dresser les escarpes basaltiques et probablement pour aplanir l'intérieur de l'enceinte, son assise rocheuse n'était évidemment pas totalement plane ; elle s'élevait du nord au sud de 2 à 3 m suivant les endroits, avec une déclivité vers le sud-est, mais les remblais intervenus lors de la construction de la halle-esplanade faussent la vision que l'on peut en avoir.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'un château de montagne ; il ne domine les plans nord, ouest et sud que d'une dizaine à une quinzaine de mètres. Les escarpements ne dévalent qu'au-delà de cette bande relativement plate périphérique à l'édifice. Ce manque d'élévation a conduit les constructeurs à augmenter progressivement la hauteur des ouvrages, tout particulièrement au sud et à l'ouest, les côtés les plus exposés de l'édifice.

De tous les secteurs du Crac, le château supérieur a été le plus étudié, depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Pour autant, le château primitif – le « château des Kurdes » qui a donné son nom au site – n'a pas livré la moindre trace, si ce n'est les quelques substructions mises au jour entre 2004 et 2007 dans divers sondages¹ ; ces éléments intéressants sont trop lacunaires pour qu'on en tire des conclusions générales².

Il est désormais bien établi que l'ensemble monumental visible aujourd'hui résulte de trois principales campagnes de construction médiévales – deux phases franques et une phase mamelouke. En voyant les extérieurs de l'édifice, on discerne d'emblée la différence considérable d'appareils entre la première grande phase de construction, caractérisée – au moins à première vue – par un grand appareil régulier de pierres à bossage rustique à liseré, et la deuxième grande phase, caractérisée par un grand appareil régulier de pierres calcaires parfaitement dressées. Cette différence d'appareils est parfaitement indicative de la différence entre la première grande période et la deuxième ; malgré tout, dans les parties hautes apparaissent, surtout en face est, des appareils moins réguliers qui s'intègrent dans l'une ou l'autre des trois principales phases médiévales. La troisième grande phase, d'origine mamelouke, est plus délicate à caractériser³.

L'examen des photographies et documents anciens permet en outre d'ajouter que deux périodes d'occupation post-médiévales ont affecté le château, la première aux XVII^e-XVIII^e siècles, la seconde à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Même si dans les grandes lignes, les analyses du monument peuvent se ressembler, elles n'en divergent pas moins sur des aspects aussi fondamentaux que l'attribution à tel ou tel maître d'ouvrage, chrétien ou musulman, pour une partie ou une autre de l'ouvrage. De plus, la réflexion sur l'usage des divers espaces, qui s'est modifié au cours du siècle et demi d'occupation du site, n'a jamais été menée de façon aboutie et synthétique ; certes, il y demeurera toujours des parts d'ombre qui dominent les zones de lumière, mais cette réflexion mérite d'être menée en prenant en compte les propositions faites par les différents auteurs avant nous, et en y intégrant quelques éléments nouveaux.

Nous allons tenter ici de faire la synthèse, en nous départissant de la logique purement descriptive et analytique : en effet, la confrontation des analyses du monument et des sources fournit une trame suffisamment sûre pour éviter une double lecture du monument. C'est donc par le biais des grands programmes qu'est ordonné ce chapitre.

1. Werner Meyer a mené avec son équipe des fouilles et des sondages entre 2004 et 2007 au nord-ouest et à l'est du château qui auraient permis de reconnaître des éléments témoins de deux enceintes périphériques successives et de murs antérieurs à la première grande campagne franque ; sur la base de la stratigraphie, l'auteur a fait remonter jusqu'au XI^e siècle certains de ces éléments. La découverte d'un mur traversant dans la fouille du nord-est (secteur W dans la numérotation du livre) dont le tracé fut abandonné lors de la première grande campagne, est certainement un indice fondamental en ce qui concerne l'existence d'une phase franque antérieure au séisme de 1177. Voir Krak 2011, p. 47-83, en particulier p. 52-62, secteurs H (nord-est) et W (nord-ouest).

2. Crac 2006, p. 52, note 8, suggère que le château primitif se trouvait au nord, arguant de la présence de deux harpages au nord de la porte du château qui auraient marqué des arrêts de chantier en attendant la destruction totale de l'ancien site. Cependant, en tout état de cause, si cette explication est avérée, il s'agirait du château antérieur à la première phase ; Werner Meyer, sur la base de ses fouilles, montre que le château primitif comportait au moins une partie vers le nord, sensiblement au même endroit que le château actuel.

3. On reviendra en détail sur cette question des datations à l'issue de la description de la première campagne de construction.

Chapitre 7 : Détails d'architecture utilitaire et défensive



Fig. 7.1 – Le four du Crac des Chevaliers, vu depuis le nord (cl. YU 2017).

LE FOUR ET LES MOULINS À GRAIN DU CRAC

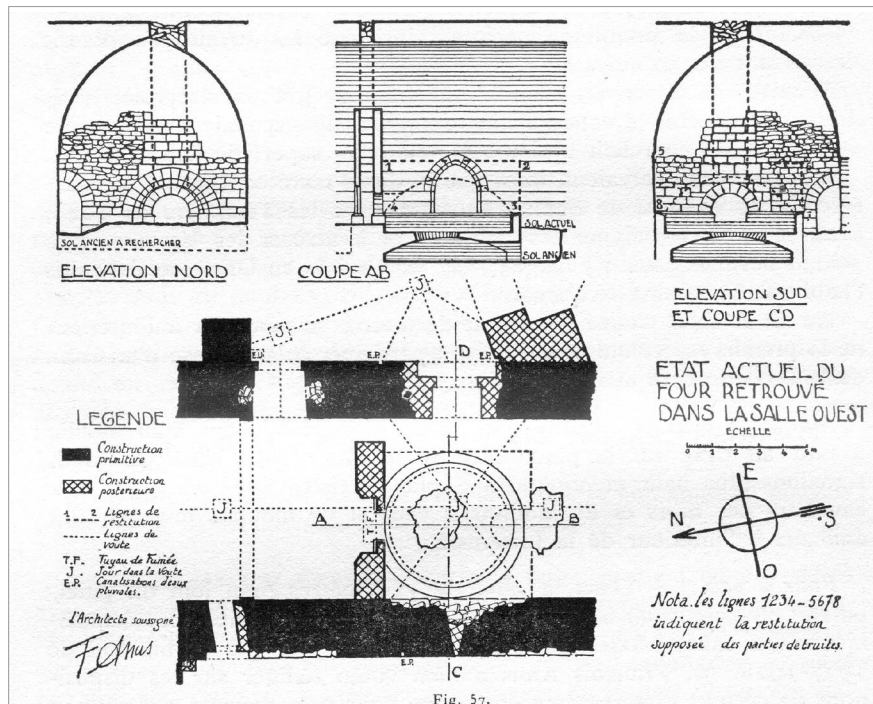
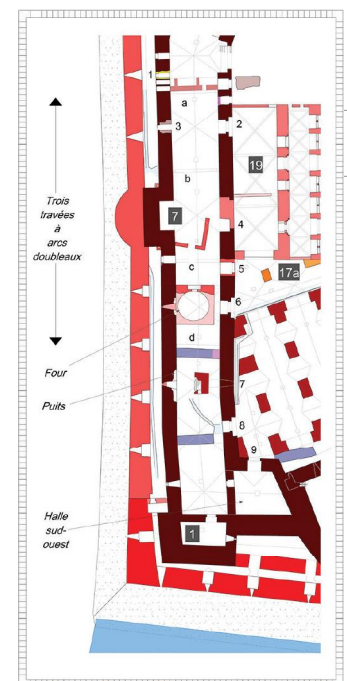


Fig. 7.2 (à gauche) – Relevé du four du Crac par François Anus (publié dans Deschamps 1934).

1. Deschamps 1934, p.268-274. Voir Crac 2006, p. 344-346 et Krak 2011, p. 73-77.

Fig. 7.3 – Plan des travées sud-ouest de la halle ouest primitive (dess. JM 2018).



LE GRAND FOUR

La troisième travée de la halle occidentale primitive (comptée depuis le sud) présente la particularité de contenir les vestiges d'une structure monumentale collée contre la muraille ouest. Il s'agit d'un grand four découvert et relevé par François Anus lors du dégagement de la halle; il a bénéficié plus récemment de l'attention des deux équipes ayant travaillé au Crac ces dernières années¹.

Le four forme un parallélépipède à base carrée de 7 m de côté et de 3,40 m de hauteur par rapport au sol dégagé au nord (fig. 7.2, 7.4); cette hauteur est attestée par les traces de la dernière assise en élévation laissées contre le mur ouest de la salle, juste au-dessous de l'embrasure de la grande fenêtre, bouchée lors de la construction de la galerie ouest (fig. 7.8).

Il est placé dans l'axe de la dernière voûte transversale au sud, collé contre le mur extérieur, et séparé du mur intérieur par un étroit couloir dont la largeur ne dépasse guère 1,15 m. Sa face la mieux conservée est au nord (fig. 7.1, 7.4) : elle est construite en pierres de taille, et surmontée par une cheminée d'évacuation des fumées qui débouchait dans l'une des ouvertures zénithales de la voûte. De chaque côté de la cheminée furent élevés des murs plus légers en moellons équarris; il est probable qu'il s'agissait d'un remplissage à l'économie et non du résultat d'une autre période de construction. Vers l'ouest, cette façade se prolonge par une porte couverte d'un arc surbaissé qui s'appuyait sur le mur intérieur et desservait le couloir longeant le four pour mener à une chambre basse dont la bouche se trouvait au sud.

Chapitre 8 : Le Crac et ses contemporains

Bilan et mise en perspective

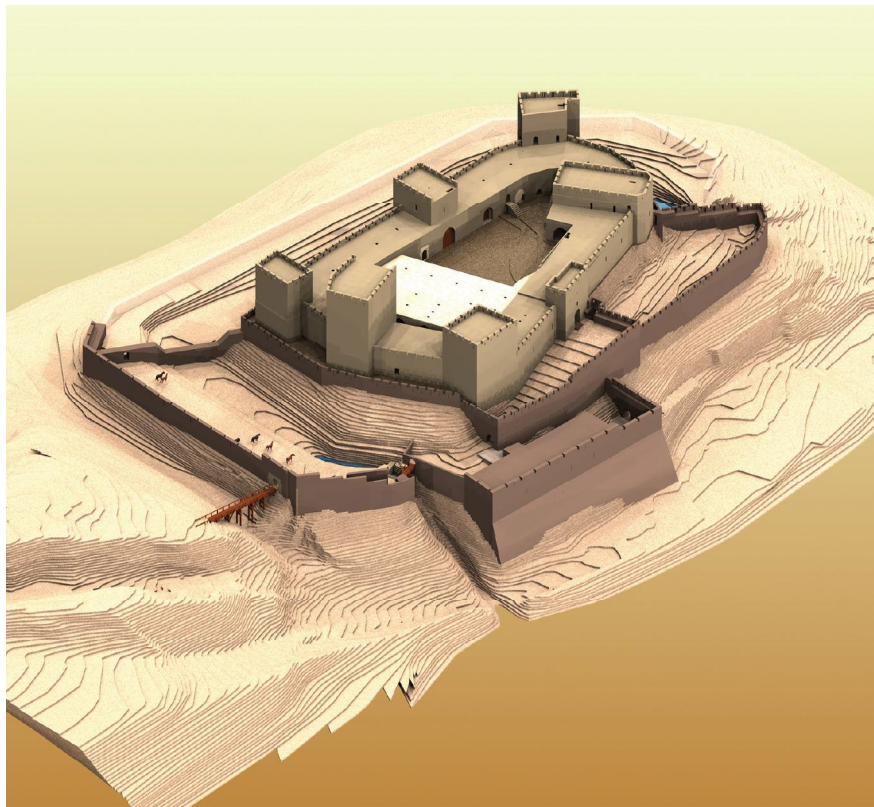


Fig. 8.1 – Vue restituée du Crac depuis le sud-est à l'issue de la première campagne de construction, au tout début du XII^e siècle (dess. JM 2018).

LE CHÂTEAU DU XII^e SIÈCLE

LE CRAC DANS LES ANNÉES 1200

Le château supérieur

On rappellera, en premier lieu, qu'aucun indice de quelque nature que ce soit n'autorise à faire la moindre hypothèse sur le château antérieur à l'installation des Hospitaliers sur le site. Les quelques vestiges antérieurs à la construction actuelle mis au jour par l'équipe de Krak 2011 ne remontent probablement qu'à la première construction réalisée par les chevaliers de l'Ordre ; il n'en reste pas de vestiges suffisants pour restituer ce que put être ce premier château. Tout au plus peut-on s'autoriser à penser que l'enceinte du château supérieur existait déjà dans l'emprise actuelle, et qu'au moins il existait certains bâtiments accolés préfigurant déjà la structure de l'édifice actuel.

Nous avons déjà établi plus haut les raisons qui conduisent à proposer que la totalité du château supérieur, dans son état actuel, date d'après le séisme de 1170. Il paraît certes extraordinaire que les bâtisseurs aient fait table rase totale des ruines de l'édifice antérieur, en nettoyant de façon systématique les sols au-dessus des fondations laissées en place ; mais en définitive rien, dans l'édifice actuel, ne vient apporter le moindre indice de désordres causés par le séisme, ni de réparations.

Dans la construction du château supérieur, deux phases constructives fonctionnelles peuvent être identifiées ; en premier lieu, la réalisation de l'enceinte médiocrement flanquée par trois tours rectangulaires et polygonale au sud, de deux tours rectangulaires à l'ouest dont une jamais achevée, et côté est du chevet de la chapelle formant tour, et de la porte orientale. L'ensemble des bâtiments voûtés situés à son revers datent également de cette phase, et l'enceinte était entourée aux trois quarts de sa circonférence par une fausse-braie qui en protégeait les bases de la sape. On peut supposer que les tours possédaient une élévation d'un étage et d'un chemin-de-ronde au-dessus de la terrasse des bâtiments voûtés. Probablement l'ensemble de ce chantier était-il terminé au moment de la déroute franque de 1187.

Ce chantier fut mené de façon continue, avec un phasage constructif qui débuta certainement par la chapelle, puis tourna vers l'ouest ; mais, comme on peut le prévoir, il serait vain de s'attendre à un déroulement linéaire, puisque les chantiers devaient se succéder tant en périmètre qu'en hauteur. Une certitude s'impose néanmoins : le chantier s'acheva en périmètre par la réalisation de la courtine nord-est entre la chapelle et la porte 4.

Puis, dans un deuxième temps, furent bâties la tour albarrane des latrines au nord-ouest qui vint à cheval sur la fausse-braie, et la grande halle à esplanade qui amputa de moitié la cour intérieure. Il n'est pas interdit de penser que cette halle avait vocation à remplacer des bâtiments en matériaux non pérennes, et à accueillir sous ses voûtes des services liés aux fonctions résidentielles.

Cette fortification supérieure contenait, d'évidence, la totalité des fonctionnalités liées à la résidence de la garnison de frères chevaliers et de sergents, qu'il s'agisse de la chapelle, du réfectoire, des cuisines, de la boulangerie ou des dortoirs ; on y trouvait aussi les entrepôts de denrées alimentaires. En revanche, les écuries se trouvaient au-dehors : on ignore où étaient placées les installations nécessaires à la fabrication de l'huile et du vin, les dégagements des années 1930 et les sondages plus récents n'ayant pas mis au jour de tels éléments.

L'enceinte inférieure

Dès la construction du château supérieur, les travaux relatifs à certaines parties de l'enceinte inférieure furent lancés, à commencer par la grande rampe d'accès orientale conduisant vers la